

**UCL**

Université  
catholique  
de Louvain



# L'ENTRETIEN COLLECTIF COMME METHODE EXPERIMENTALE D'OBJECTIVATION DE L'IDENTIFICATION NATIONALE

Sophie DUCHESNE<sup>1</sup>

**ISPOLE** Institut de  
Sciences Politiques  
Louvain Europe

Working Papers  
N°6 - 2013

<sup>1</sup> Directrice de recherches CNRS  
ISP - Institut des sciences sociales du politique  
Université Paris Ouest - Nanterre La Défense  
Maison Max Weber (bâtiment T)  
200 avenue de la République  
92001 Nanterre Cedex  
[sduchesne@u-paris10.fr](mailto:sduchesne@u-paris10.fr)

La Série « Working Papers ISPOLE » a pour objectif de promouvoir le développement et la diffusion des travaux de recherche sur « le, la et les politiques » tant au niveau belge qu'europeen et international. Les thématiques traitées touchent le pouvoir, les identités politiques et les phénomènes de mémoire collective, les institutions, les acteurs et les comportements politiques (vote, participation...), les conflits internes et internationaux et les politiques publiques (administration et management public). Une attention particulière est portée aux différentes méthodologies qualitatives et quantitatives d'analyse des phénomènes politiques tant en termes comparatifs que d'études de cas.

Il s'agit d'offrir un espace de valorisation des recherches en cours menées au sein de notre Institut et au-delà. Les « Working Papers ISPOLE » permettent la diffusion des travaux des membres de l'Institut ou chercheur-e-s et professeur-e-s participants ou étant associés à ses activités. Leur ambition est également de faire connaître certains des meilleurs travaux des doctorant-e-s de l'Institut.

Dans le but de mettre à la disposition de la communauté scientifique des recherches originales, cette série de Working Papers est conçue comme une catégorie intermédiaire de publication permettant aux chercheur-e-s de rendre accessibles des travaux d'intérêt et de qualité, qui pourront par la suite faire l'objet d'une publication conventionnelle (ouvrage, article dans une revue scientifique).

Les textes publiés sont signés et référencés (DIAL UCL). Ils sont publiés et archivés sur le site internet de l'ISPOLE. Les auteur-e-s conservent leurs droits sur les textes.

Responsable éditoriale : Dr Virginie Van Ingelgom

Gestionnaire de la collection : Mme Karine Verstraeten

Les working papers ISPOLE sont disponibles en ligne sur le site : [www.uclouvain.be/402389](http://www.uclouvain.be/402389)

Notre site : [www.uclouvain.be/ispole](http://www.uclouvain.be/ispole)

Récemment parus :

- Pellon G., Vandamme D. (2012). « Inter-organizational relations in peacebuilding processes. An Insight from Kosovo ». (à paraître)
- Deblander C., Schiffino N. (2012). « “Regions against the Federal State” : la politique publique belge en matière d'ondes électromagnétiques vue par les écrits de Michael Keating ».
- Raone, J. (2013). « Revisiting Lipsky's dilemmas: Experience hybridity at the front-lines. The Case of the Belgian Food Safety Agency ».
- Follebouckt X. (2013). « “Nous devons parler d'une seule voix”. Le Parlement européen face à la Russie : délibérations et positionnement (2004-2009) ».

Si vous désirez de plus amples informations sur la Série des Working Papers ISPOLE, nous vous invitons à contacter la gestionnaire de la collection, Mme Karine Verstraeten ([Karine.Verstraeten@uclouvain.be](mailto:Karine.Verstraeten@uclouvain.be))

# L'ENTRETIEN COLLECTIF COMME METHODE EXPERIMENTALE D'OBJECTIVATION DE L'IDENTIFICATION NATIONALE

## Résumé :

L'identification nationale est un des aspects de l'identité qui pose des problèmes difficiles d'objectivation. Autant la dimension idéologique de l'identité nationale se traduit aisément en discours et peut donc s'enregistrer et s'analyser, autant il est difficile de mesurer le degré de saillance de l'identification à un groupe abstrait comme la nation. L'entretien collectif est une technique d'enquête qui semble bien adaptée à cette fin, à condition que les entretiens soient organisés de manière à favoriser la construction d'un collectif par les participants. Le texte discute des différentes façons de définir sociologiquement l'identification nationale, de la diversité des façons d'organiser des entretiens collectifs et présente un exemple d'analyse d'entretien.

National identification is an aspect of identity that raises difficult problems regarding observation and measurement. While the ideological dimension of identity translates easily into discourses and can thus be recorded and analysed, it is quite difficult to measure the degree of saliency of the identification to an abstract or "imagined" group as the nation is. Interviewing a group is a technique that is well suited to this aim, provided that the interviews are designed in order to facilitate the construction of a "us" by the participants. This paper discusses how to define national identification in a sociological way, offers a review of the variety of collective interviewing – or focus groups – and provides an example of analysis.

## Citation :

Duchesne S. (2013). « L'entretien collectif comme méthode expérimentale d'objectivation de l'identification nationale ». ISPOLE Working Paper, n°6. Louvain-La-Neuve : Institut de Sciences Politiques Louvain-Europe, UCL.

## Introduction

Dans son acception contemporaine, l'identité constitue un des efforts des sciences sociales pour concilier les dimensions sociale et personnelle, et notamment collective et individuelle, de l'activité humaine. Ce faisant, la notion d'identité recouvre toute une série d'ambivalences. Elle désigne à la fois ce qui persiste et ce qui change, ce qui caractérise un groupe ou une personne dans la durée et ce qui les distingue au cours du temps. Elle évoque tout autant ce qui est unique chez quelqu'un, que les traits spécifiques qui font d'elle ou de lui le membre d'un groupe. Elle renvoie à ce qu'il/elle est objectivement et subjectivement, à la façon dont les autres le considèrent, l'identifient, autant qu'à ce qu'il/elle se sent être. C'est une notion employée aussi bien dans une acception essentialiste que constructiviste, et qui a cours tout autant dans le sens commun que sous la plume des scientifiques.

Les usages de l'identité sont donc extrêmement variés. Rogers Brubaker (Brubaker, 2001), après les avoir inventoriés, a d'ailleurs suggéré qu'on gagnerait à cesser d'utiliser le mot « identité » pour lui substituer une série de notions plus précises. Réfléchir à la façon dont les *focus groups* peuvent contribuer à étudier l'identité suppose donc d'expliquer au préalable ce qu'on entend par là. Je préciserais dans les deux premières sections de ce texte les dimensions du travail de construction de l'identité que les entretiens collectifs me semblent permettre d'observer de façon renouvelée. Il s'agira en l'occurrence de l'identification des acteurs individuels en tant que membres des groupes politiques « imaginés » dont la nation constitue l'archétype. Mais pour que les entretiens collectifs constituent une méthode particulièrement appropriée pour travailler sur ces questions, encore faut-il construire le dispositif d'observation, et donc de mettre en œuvre les entretiens selon des modalités particulières (section trois). Moyennant quoi, je pourrai essayer de montrer ce que des entretiens collectifs organisés pour étudier les réactions à l'égard de l'intégration européenne<sup>2</sup> me semblent permettre de montrer à propos de l'identité nationale (quatrième et dernière section).

### **Identification, autocompréhension, appartenance : l'identité par le bas.**

Dans sa réponse à Rogers Brubaker<sup>3</sup>, Charles Tilly (Tilly, 2003) défend l'usage de la notion d'identité – que lui, au demeurant, n'utilise qu'au pluriel – en considérant que les problèmes liés à l'usage de la notion sont très largement le reflet de la complexité des phénomènes qu'elle entend saisir. Il en conclut qu'il faut donc s'attacher à bien construire le concept et non renoncer à saisir ce qu'il entend saisir, à savoir les arrangements sociaux qui structurent la capacité des individus à interagir et à s'accorder. Tilly propose de laisser de côté les

<sup>2</sup> Cet article repose sur la série d'entretiens collectifs réalisés à l'occasion de la recherche collective « *Citizens talking about Europe* » réalisée avec mes collègues, Elizabeth Frazer, Guillaume Garcia, Florence Haegel et Virginie Van Ingelgom (Duchesne *et al*, 2013) à qui j'exprime ma reconnaissance. Les réflexions que je développe ici prolongent les travaux sur la nature des interactions construites dans des entretiens collectifs que j'ai menés précédemment avec Florence Haegel, à qui elles doivent beaucoup (Duchesne & Haegel, 2004a et b, 2007, 2010), même si la direction que je prends n'engage que moi.

<sup>3</sup> Et à Frederic Cooper puisque le texte « Au-delà de l'«identité» » a d'abord été publié en anglais et cosigné par Brubaker et Cooper (« Beyond 'Identity' », *Theory and Society*, 29, 2000, 1-47).

conceptions que Brubaker qualifie de « molles » et qui font la part trop belle à la quête intérieure de soi, et de définir les identités

*« by recognizing that people regularly negotiate and deploy social based answers to the questions 'Who are you ?», « Who are we ? » and 'Who are they ? ». Those are identity questions. Their answers are identities – always assertions, always contingent, always negotiable, but also always consequential. Identities are social arrangements. »* (Tilly, 2003, p.608).

Par-delà ce désaccord sur l'intérêt de conserver le mot “identité” dans le vocabulaire des sciences sociales, Brubaker et Tilly partagent deux propositions essentielles sur le sujet. La première, qui est devenue relativement consensuelle aujourd’hui en sciences sociales (par opposition au discours politique de l’identité), est le rejet de toute forme d’essentialisme en la matière : les identités sont des constructions. Le deuxième point d’accord, essentiel lui aussi, est la conviction que la façon dont les acteurs sont définis et/ou se définissent a des conséquences importantes sur leurs façons d’agir et au-delà, sur le fonctionnement du système social et politique. Autrement dit, comprendre comment les acteurs établissent collectivement les “histoires” (« stories » pour Tilly) qui fournissent les réponses aux questions “Qui êtes-vous ?”, “Qui sommes-nous ?” et “Qui sont-ils ?” d’une part, mais aussi comment fonctionne le processus d’attribution et/ou d’appropriation de ces histoires aux personnes et aux groupes d’autre part, sont des questions centrales de la sociologie pour Tilly comme pour Brubaker puisqu’elles contribuent à expliquer les comportements des acteurs.

Dans la note critique qu’ils ont écrite à propos (notamment) du texte de Brubaker, Martina Avanza et Gilles Laferté (Avanza & Laferté, 2005) reviennent sur les termes qu’il a proposés afin de couvrir les différents types de processus analysés avec la seule notion d’identité. Eux-mêmes suggèrent d’autres termes, qu’ils considèrent comme mieux adaptés aux sciences sociales françaises dès lors qu’ils renvoient à des travaux français, supposément plus identifiables par nous. Sans entrer dans une discussion de la manière de gérer ces décalages entre traditions scientifiques différentes, mais dont les interactions sont fortes, on observera que la partition proposée par Avanza et Laferté – “identification”, “image sociale” et “appartenance”<sup>4</sup> — a l’avantage d’être plus simple que celle de Brubaker, mais qu’elle en perd aussi une partie de la substance. C’est le cas en particulier du côté du troisième terme, “l’appartenance”, qui comme ils l’expliquent “implique de partir du “bas”, des pratiques des identifiés ou représentés pour comprendre comment ils s’approprient, refusent, acceptent ces identifications et ces images.” (Avanza & Laferté, 2005, p.144) Or, l’exemple dont ils traitent est celui de l’appartenance ouvrière et il est clair que ce qui les intéresse, c’est bien l’appartenance aux groupes concrets, aux groupes sociaux environnants.

---

<sup>4</sup> L’identification renvoie au travail de catégorisation et de contrôle des populations par l’Etat ; l’image sociale désigne le travail de production des symboles figurants les groupes et les territoires ; enfin l’appartenance traite des modes d’insertion, voire de participation des individus, aux groupes sociaux qui l’environnent et relève de la socialisation.

## S'identifier à une communauté imaginée : une appartenance rarement verbalisée au quotidien.

Brubaker (Brubaker 2001, p.76), qui travaille depuis longtemps sur citoyenneté et nationalisme, distingue lui entre l'identification, au sens d'auto-identification, au sens de vouloir se définir comme membre d'un groupe, et l'autocompréhension. Autant les auto-identifications revêtent nécessairement des formes discursives, elles supposent une forme de subjectivité consciente, autant les autocompréhensions peuvent-elles être tacites, et fonctionner pour l'essentiel à l'insu de ceux qui en sont porteurs. Il s'agit alors de compréhensions acquises, par le double jeu du pouvoir bureaucratique qui catégorise et identifient les gouvernés, mais parfois de façon invisible pour eux, et des conflits politiques qui construisent les images – ou les histoires – transmises par la socialisation, mais sans que l'appropriation ait correspondu à un processus volontaire ou qu'elle ait été oubliée, voire occultée.

C'est le cas en particulier pour certaines formes d'appartenance qui renvoient à des groupes abstraits, des groupes "imaginés" qui, sauf circonstances particulières, ne s'incarnent pas dans des réseaux concrets ni dans des relations sociales personnelles spécifiques. La notion de "nationalisme banal" proposée par Michael Billig (Billig, 1995) et largement reprise depuis, notamment à travers l'étude du nationalisme au quotidien<sup>5</sup> rend justement compte du caractère largement invisible du travail d'identification nationale pour la grande majorité des citoyens<sup>6</sup> à l'œuvre dans les vieux États-nations. Cette invisibilité n'empêche pas l'appartenance, au contraire ; mais celle-ci peut se traduire par une subjectivité plus ou moins consciente, plus ou moins assumée. Le sentiment d'appartenance à la nation relève de la socialisation primaire. Son apprentissage commence au berceau, et l'appropriation, quand elle a lieu, se fait dans l'enfance (Throssell, 2012), de sorte que les adultes ont eu tout le temps de l'oublier. L'appartenance nationale elle-même devient pour la plupart un phénomène relativement inconscient et marqué par l'indifférence (Fox, 2004 ; Fenton, 2007), sauf quand des circonstances politiques (guerre bien sûr, mais aussi effet des partis nationalistes notamment) ou personnelles (voyages, problèmes relatifs aux papiers d'identité, alliance par exemple) viennent l'activer. Parce que les phénomènes qui construisent et nourrissent l'identification au groupe national sont soit largement oubliés soit relèvent de l'habitude et de l'évidence, l'interrogation directe sur ce sujet produit des discours pauvres ou du moins, qui reflètent assez largement les constructions politiques. Ainsi l'équipe de Ruth Wodak a-t-elle pu observer de façon détaillée, y compris en utilisant des *focus groups*, comment les contenus semi-publics et privés d'entretiens collectifs et individuels sur le sens conféré à la nation autrichienne montrent des décalages, mais aussi beaucoup de similitudes, avec les discours politiques et médiatiques (Wodak *et al.*, 1999). Ils expriment ensemble un discours sur ce qu'est et doit être la nation, mais qui en dit peu sur l'identification individuelle des interviewés, sur l'appropriation qu'elles et ils font de cette appartenance qui relève, à leurs dires, de l'évidence.

Comme l'expliquent bien Jon Fox et Cynthia Miller-Idriss (Fox & Miller-Idriss, 2008, 555), interroger directement sur la nation informe peut-être sur les contenus discursifs que des

---

<sup>5</sup> Pour une présentation en français de ce courant voir Martigny, 2010.

<sup>6</sup> Bien sûr ce travail est par contre très visible pour ceux qui sont issus de familles migrantes, et ce sur plusieurs générations.

nationaux lui attribuent, mais cela en dit peu sur l'importance qu'ils lui accordent, sur le caractère plus ou moins saillant qu'elle revêt dans leur existence, dans leur vie quotidienne. Autrement dit, cela ne nous aide pas, ou peu, à apprêhender l'identification et l'appartenance. Pour ce faire, ils recommandent soit d'utiliser une approche indirecte, soit de recourir à l'approche ethnographique, les deux ayant en commun que le chercheur écoute au lieu de questionner, qu'il accepte le risque de ne rien recueillir qui porte directement sur ce qu'il cherche — “*wait-and-listen approach*”. De fait, l'observation dans la durée est certainement la méthode la plus respectueuse des émotions et représentations effectivement attachées à la nation, celle qui évite de susciter, de construire artificiellement, à travers le dispositif d'interrogation, ce qu'on veut recueillir. Mais outre qu'elle est très coûteuse en temps<sup>7</sup>, la méthode ethnographique ne va pas non plus sans poser problème dans le cas qui nous intéresse puisque, comme on vient de le voir, l'identification au soi-disant “groupe national” est dans la vie quotidienne sinon toujours inconsciente et refoulée, du moins rarement active. Pour qu'elle le soit, il faut soit des évènements symboliques comme les fêtes nationales ou les grandes compétitions sportives, soit des interactions verbales suffisamment construites pour que cette “perspective”, pour reprendre la terminologie de Katherine Cramer Walsh (Cramer Walsh, 2004 : 18-33)<sup>8</sup>, puisse être exprimée – et non seulement exprimée, mais aussi entendue et enregistrée par le chercheur ! C'est ainsi que, malgré les cinq années passées à Cluj, Brubaker, Fox et leurs collègues ont considéré comme nécessaire, afin de pouvoir observer précisément le processus de construction verbale des identifications nationales, d'organiser des *focus groups*<sup>9</sup>. Mais quels *focus groups* ?

### **Des *focus groups* aux entretiens collectifs : du jeu dans la méthode.**

Depuis leur réimportation dans les sciences sociales au cours des années 90 (Morgan, 1996), les entretiens collectifs ont parfois pris des allures de méthode expérimentale. Non qu'ils permettent de réaliser des expériences telles qu'on en mène couramment en psychologie (par exemple Van Boeckstaele & Van Boeckstaele, 2002) et en économie : le qualificatif d'expérimental ici renvoie juste au fait que la méthode est trop rarement utilisée pour que se soient développées à son sujet des pratiques validées collectivement et routinisées<sup>10</sup>. Chaque équipe tend donc à inventer ses propres manières de pratiquer l'interview de groupe. Comme Pierre Lefébure, on peut même regretter que la terminologie “*focus groups*” ait pris le pas sur des appellations plus neutres comme entretien de groupe ou entretien collectif (Lefébure, 2011) : cela tend à homogénéiser de façon fallacieuse une

<sup>7</sup> La belle enquête que R. Brubaker a dirigé sur la ville de Cluj, en Transylvanie, sur laquelle on va revenir car elle utilise aussi des focus groups, a ainsi représenté six ans de terrain – auxquels il faut ajouter cinq années pour parvenir à la parution du livre final...

<sup>8</sup> Dans « *Talking about Politics* », Cramer Walsh a observé dans années durant un groupe de personnes habituées à se retrouver dans un café pour discuter, dans l'objectif d'étudier la discussion politique dans un contexte naturel. Elle montre comment discuter politique revient en fait à construire parmi les interlocuteurs une communauté de vue, une perspective donc sur les hommes et les choses, qui met en jeu les expériences et les appartiances sociales, les identifications. (Cramer Walsh, 2004)

<sup>9</sup> Cf l'annexe « *interactional emergence of nationalism* » in Brubaker et al., 2005, p.375.

<sup>10</sup> A noter que cette remarque n'est évidemment en rien une prise de position en faveur des méthodes routinisées ...

grande diversité de pratiques qui tranchent avec la standardisation que le marketing, lui, a produite quant à la façon d'interviewer ensemble un certain nombre de gens<sup>11</sup>. Par-delà de rares invariants de la méthode<sup>12</sup>, la diversification des usages est même ce qui caractérise l'emploi de la méthode en science politique francophone ces dernières années (Garcia & Haegel, 2011). C'est pour cette raison que je préfère moi aussi parler d'« entretiens collectifs » plutôt que de *focus groups* : pour bien marquer qu'utiliser cette méthode pour étudier les formes d'appartenance à des communautés aussi abstraites que le sont les nations requiert une certaine réflexivité quant à sa mise en œuvre. Les *focus groups*, tels qu'ils sont produits par les instituts qui travaillent notamment pour le marketing, ont de grandes chances d'être à peine plus propices à l'étude de cet objet que les questionnaires de sondage<sup>13</sup>.

De fait, choisir d'interviewer ensemble plusieurs personnes plutôt que de les rencontrer chacune en face-à-face peut répondre à des objectifs très différents, voir quasiment antagonistes. Cela peut correspondre à un souci d'efficacité, à la volonté de collecter en même temps les opinions de plusieurs personnes ; ou cela peut s'inscrire au contraire dans une approche critique de la notion d'opinion, qui suppose d'observer comment elles sont exprimées et notamment, la part qu'y prennent les interactions entre locuteurs. Dans le récit des origines de la méthode des *focus groups*, c'est bien la quête du plus grand nombre d'opinions qui a poussé Merton à rassembler des interviewés (Merton, 1987). Et comme le montrent bien les conseils donnés dans le manuel consacré à l'entretien ciblé (« *focused interview* »), il s'agissait alors de limiter les interactions entre interviewés (Merton *et al.*, 1990). Mais l'entretien collectif puise aussi ses racines dans d'autres pratiques scientifiques et notamment dans les travaux portant sur la dynamique de groupe d'une part, et l'anthropologie de l'autre (Duchesne & Haegel, 2004a). Dès lors qu'on s'intéresse à une notion aussi complexe que l'identité, l'efficacité et l'économie peuvent ne pas être particulièrement désirables. À l'inverse, mettre en œuvre un dispositif qui permet de rapporter les propos tenus par les participants à la dynamique de leurs échanges est, comme on va essayer de le montrer ici, particulièrement utile.

De fait, étudier comment les gens construisent ensemble des opinions ou élaborent des positions sur un problème politique est un des objectifs qui a contribué à la redécouverte de la méthode de l'entretien collectif en sciences sociales. William Gamson (Gamson, 1992) en particulier, a ainsi voulu montrer grâce à des *focus groups* comment les membres des classes populaires aux États-Unis, quand ils discutent de politique, sont loin de se contenter de reproduire les messages médiatiques. Le développement de l'analyse critique de discours (Wodak *et al.*, 1999, 7-10), qui analyse le discours comme un système d'action au sens plein du terme, et non comme le véhicule d'opinions qui préexisteraient à leur expression, et la diffusion de l'interactionnisme, qui fait des interactions la source de la

---

<sup>11</sup> Comme l'observe P. Lefébure, une différence porte notamment sur le nombre des participants : de l'ordre de la douzaine pour le *focus group*, rarement plus d'une demi-douzaine dans l'entretien collectif de recherche. (Lefébure, 2011, p. 404-407)

<sup>12</sup> Le plus essentiel étant de garantir un minimum d'homogénéité sociale des participants à la discussion, indispensable pour que la communication s'établisse et pour limiter les effets de domination (Duchesne & Haegel 2004a, 51-52).

<sup>13</sup> Dans l'appendice méthodologique, Brubaker *et al.* prennent eux aussi leurs distance avec la terminologie *focus groups* mais préfèrent, eux, parler de « *group discussions* » (Brubaker *et al.*, 2005, p. 382).

(re)production des normes et des significations, ont eux aussi favorisé l'usage de l'entretien collectif. Dans cette perspective, organiser et enregistrer des discussions vise bien à faire de l'interaction entre les participants l'objet central d'investigation, à partir duquel on peut chercher à comprendre comment, voire pourquoi, les individus disent ce qu'ils disent. Un des axes principaux de différenciation dans les façons de pratiquer l'entretien collectif devient alors la nature du groupe rassemblé pour l'occasion, groupe naturel constitué de connaissances ou groupe artificiel, construit pour l'occasion par les chercheurs ; alternative à laquelle on pourra ajouter la distinction entre groupe rencontré sur le terrain – les entretiens collectifs *in situ* que pratique Céline Braconnier (Braconnier, 2012) — ou groupe organisé à l'invitation d'un interviewé ressource ainsi que Gamson ou Billig (Billig, 1992) ont pu le faire<sup>14</sup>.

Si l'objectif est d'étudier, comme le fait Céline Braconnier, les formes d'influence qui s'exercent sur un comportement – en l'occurrence, le choix électoral – on voit bien l'intérêt d'étudier une situation la plus proche possible de ce qui pourrait survenir dans la réalité. Même si cela n'est pas sans poser quelques problèmes, comme elle le montre bien, des problèmes soit d'éthique soit de fiabilité des témoignages recueillis puisque les interviewés peuvent se voir contredits (pour ne pas dire « dénoncés ») par d'autres devant le chercheur (Braconnier, 2012, 72-78). Quoi qu'il en soit, concernant l'identification à un groupe abstrait comme la nation, certes très présent dans le discours public, mais très peu incarné dans des comportements quotidiens, pour lequel l'apprentissage se fait, on l'a vu, au cours de la socialisation primaire, et surtout, à propos duquel les jugements de valeur sont vifs, la confrontation avec des pairs peut poser des problèmes et limiter fortement l'expression. Au contraire : observer comment un groupe d'inconnus s'efforce de construire, au cours de quelques heures de discussion, un « nous » qui leur est commun est particulièrement propice à l'étude des identifications politiques, et le cas échéant, à l'étude de l'identification à la nation.

### **Dynamique de l'entretien collectif et construction du nous national**

En effet, ce qui caractérise la dynamique de discussion dans un entretien collectif consacré à un sujet politique et rassemblant des participants qui ne se connaissent pas, c'est la recherche – pas toujours aboutie, comme on va le voir — d'un « nous » commun. En ce sens, la dynamique est similaire à celle que K. Cramer Walsh (Cramer Walsh, 2004 : 52) analyse lorsqu'elle observe les discussions d'ordre politique au sein d'un groupe de voisinage : il s'agit bien de définir dans l'interaction qui constitue « un d'entre nous ». Sauf que le « nous » ne préexiste pas à la discussion. Celle-ci est dès lors pour partie consacrée, par tâtonnement, à le construire. Pour ce faire, les participants vont disposer des informations qu'ils échangent autour du thème qui leur est soumis. Ils vont chercher à

---

<sup>14</sup> Dans ce cas, le chercheur définit l'échantillonnage autour des propriétés d'une série d'interviewés à qui est confié le recrutement de quelques personnes proches qui acceptent de venir discuter ensemble, le plus souvent au domicile de cette personne ressources. Ici comme dans le cas des entretiens collectifs réalisés *in situ*, l'homogénéité du groupe est garantie par l'endogamie sociale qui caractérise dans la plupart des cas la sociabilité ordinaire. Ce qui facilite grandement les choses car recruter des participants socialement assortis représente une activité lourde dont le résultat n'est jamais garanti (Garcia & Van Ingelgom, 2010)

identifier ce qui les rapproche, à trouver les mots qui leur permettent de parler d'une même voix et de réussir ensemble l'épreuve que constitue une discussion publique sur un sujet politique<sup>15</sup>. Sur un sujet comme l'Europe, le « nous » qui va donner une voix au groupe sera assez invariablement le nous national (parfois aussi décliné en « nous, citoyens »), et ce à cause du flou qui entoure la question européenne et qui pousse les participants à se réfugier vers ce qu'ils croient connaître, leur nation<sup>16</sup>.

Les entretiens qui nourrissent ces remarques ont été organisés pour étudier les réactions des Français, des Belges (francophones) et des Anglais à l'intégration européenne (Duchesne *et al.*, 2013). Les participants, de 4 à 8 suivant les cas, ont été choisis après avoir répondu à une petite annonce puis à un questionnaire, de façon à maximiser l'homogénéité sociale de chaque groupe et son hétérogénéité politique (tant sur le clivage gauche/droite que sur l'évaluation positive ou négative de l'intégration). La participation était rémunérée. La séance durait 3 heures au cours desquelles 5 questions seulement étaient posées<sup>17</sup>. L'animation mêlait deux inspirations très différentes : une méthode de consultants fonctionnant par affichage au fur et à mesure des termes de la discussion, et l'approche non directive, de sorte que l'animatrice ne recentrait jamais la discussion sur le thème européen et au contraire, notait puis affichait tout ce qui était dit. Elle laissait ainsi les participants libres d'orienter la discussion vers ce qui les intéressait le plus, tandis que le tableau renvoyait à leurs propos comme un miroir. L'analyse combine une approche interprétative centrée notamment sur l'évolution des alliances entre participants au cours de la discussion, leurs accords et leurs oppositions, et différentes techniques de traitement des données textuelles<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Pour une analyse de la discussion politique dans les entretiens collectifs comme épreuve cf. Duchesne & Haegel, 2010.

<sup>16</sup> Et non par opposition entre nation et Europe puisque, comme la littérature l'a bien montré, et contrairement aux attentes des observateurs, les deux niveaux d'identification sont nettement plus complémentaires que concurrents.

<sup>17</sup> Les questions sont les suivantes :

- Etre européen, qu'est-ce que ça veut dire ?
  - Comment répartir le pouvoir en Europe ? (Nations, élus, experts, marché)
- Suivait une pause avec de quoi manger et boire.
- A qui profite l'Europe ? (discussion précédée de réponses élaborées par écrit en groupe de 2 ou 3 participants)
  - Pour ou contre l'entrée de la Turquie dans l'Union Européenne ? (discussion précédée d'un vote)
  - Parmi les partis politiques suivant, lesquels sont favorables ou défavorables à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne ? (suit une liste de partis politiques)

<sup>18</sup> Et notamment de la codification, à l'aide du CAQDAS d'Atlas.ti, et de l'analyse automatique de contenu avec le logiciel Alceste. Tous les détails sur ces entretiens dans Duchesne *et al.*, 2013, ch. 6.

*Tableau 1. Répartition des unités de texte codées « Nous »<sup>19</sup>, « Nous nationaux » et « Nous européens » dans les groupes français et belges (francophones), proportionnellement à la longueur de chaque entretien (en % des mots utilisés)*

	Cadres Bruxelles		Cadres Paris		Employés Bruxelles		Employés Paris		Ouvriers Bruxelles		Ouvriers Paris	
	Nbr mots codés	%	Nbr mots codés	%	Nbr mots codés	%	Nbr mots codés	%	Nbr mots Codec	%	Nbr mots codés	%
Nous Européens	1209	3,5	524	1,3	1487	4,1	270	0,6	913	3,0	134	0,2
Nous nationaux	1375	4	806	2,0	1730	4,8	1607	3,8	866	2,8	427	0,7
NOUS	2878	8,5	2470	6,3	6455	18,1	5359	12,8	7695	25,3	2756	4,8
Mots/entretien	34441		39196		35622		41757		30313		57338	

Si on regarde en détail comment chaque groupe recourt au pronom nous – et aux pronoms possessifs qui lui sont associés –, on observe bien une propension nettement plus importante des Belges (francophones) à s'identifier comme Européens, mais qui n'entraîne en rien un déficit d'auto-identification nationale de leur part. On voit également d'une part, et sans surprise que les cadres tendent à moins l'utiliser que les employés et les ouvriers, du fait de l'individualisation différentielle des uns et des autres ; et d'autre part, que les Belges (francophones) y recourent nettement plus que les Français, et ce conformément à des formes de politisation de la discussion qui font un usage contrasté de la coopération et de la conflictualisation<sup>20</sup>. Pourtant, un groupe fait exception dans cette double détermination de la construction du « nous » et du « nous » national dans la discussion : le groupe des ouvriers français. Il est très en deçà de ce qu'on pourrait attendre pour ce qui est en général de l'usage du « nous » et plus spécifiquement de la construction d'un nous national.

De fait, la comparaison entre la dynamique de ce groupe et celle du groupe belge correspondant est particulièrement intéressante. Dans les deux cas, on a à faire à des groupes ethniquement mixtes : chez les Français, trois hommes d'apparence européenne discutent avec trois femmes, l'une antillaise et les deux autres, de nationalité nord-africaine. Chez les Belges, trois hommes maghrébins discutent avec une jeune femme de type européen, qui glissera dans la conversation qu'elle n'est pas belge d'origine, une femme africaine et un Belge de type européen, ces deux derniers s'exprimant parfois de façon confuse. Dans les deux cas, la diversité visible des origines des participants contraste donc avec l'homogénéité sociale que nous avions tenté d'assurer lors du recrutement et tous s'emploient dès le début de la discussion à éviter le dissensus. Le groupe belge trouve

<sup>19</sup> Les résultats du tableau sont obtenus en procédant à un codage automatique sur « nous/nos/notre/nôtre/ nôtres », suivi d'un recodage systématique de toutes les occurrences par toute une série de codes dont les codes retenus dans le tableau (Européen et national) mais aussi « nous génération », « nous les petits », « nous anciens colonisateurs », « nous Européens de l'ouest », etc. En français, la question est compliquée par l'usage du pronom « on » qui vaut parfois pour nous, parfois pour il/ils et qui n'a donc pas été pris en compte ici. Ces comptages confirment clairement les résultats obtenus par l'analyse interprétative.

<sup>20</sup> Ici aussi, cela confirme des analyses interprétatives déjà publiées (Duchesne & Haegel, 2010)

rapidement une forme de cohésion en exprimant haut et fort un attachement à la différence nationale par opposition à la fusion dans l'Union européenne d'une part, et en ancrant, sous la houlette de Ali, syndicaliste, qui affirme nettement son autorité sur le groupe, cet attachement dans l'État-providence.

L'animatrice est en train de relire ce qui a été dit précédemment :

Animatrice : donc en fait l'argument c'est (hésite) que la diversité restera, chaque pays aura toujours...

Rose (interrompt) : Oui. Et elle doit rester en tout cas pour moi elle doit rester, un Belge doit rester un Belge un Français pareil et Italien pareil et...

Animatrice, continuant à relire : sa culture sa langue, oui il faut que ça reste ou il faut pas que ça reste...

Marco : je pense que par sécurité il y aura toujours un budget national et un budget européen ce sera toujours il y aura toujours par sécurité au cas où il y aurait

Sidi (en même temps) : oui ça reste

Rose (poursuit) : parce que mélanger, c'est pas possible comme tu disais.

Quelques minutes plus tard, Ali précise, avec le soutien de tous :

Ali : oui je disais aussi enfin je voulais revenir à ce que la demoiselle (*montrant Rose*) ici par rapport à son identité c'est hyper important de la garder je veux dire. Nous ici en Belgique on est, on est relativement heureux de vivre vu le système de sécurité sociale qu'il y a, il faut qu'on le garde et surtout qu'on le défende parce que...

Rose (en même temps) : il faut qu'on le garde bien sûr.

Moyennant quoi, les participants à ce groupe vont pouvoir s'opposer sur d'autres sujets – et notamment sur l'entrée de la Turquie dans l'UE –, mais sauront retrouver quand nécessaire cette perspective commune qu'ils ont fondée sur un attachement à l'autonomie de la Belgique, une autonomie qui doit permettre de préserver un mode de vie auquel ils sont attachés et qui est caractérisé notamment par la sécurité sociale.

Les participants au groupe parisien, à l'inverse, échouent très largement à construire un point commun sur les choses. Leur échec résonne de nombreux éclats de rire, qui vont croissant à mesure que les uns et les autres renoncent à trouver ce point commun. Il s'exprime avec force dans cette description à rebours que Lionel, vers la fin de la discussion, propose des Français. Habiba, qui s'oppose depuis un moment à Yasmina sur la question de la responsabilité des parents d'origine étrangère dans l'éducation de leurs enfants et la place de femmes dans les familles de confession musulmane, vient d'indiquer que si la Turquie entre dans l'UE, l'immigration en France augmentera encore et qu'elle-même partira. Après s'être exclamée que « la France n'est plus la France », Habiba demande ce qu'il est advenu des Français. Yasmina et Albert suggèrent d'abord, en référence à une émission de télévision, qu'ils sont peut-être partis à l'étranger pour gagner plus d'argent. Mais Lionel intervient pour recadrer les choses :

Lionel : dès qu'on va dans les provinces dès qu'on va dans les campagnes

Yasmina (le coupe) : y'a beaucoup de Français

Lionel : ben y'a que des Français même (vers Habiba) y'a très très peu d'étrangers

Yasmina : oui c'est vrai

Lionel : vous allez en Bretagne qui est une région énorme y'a, le pourcentage d'étrangers va être...

Geoffroy (de biais) : faible

Lionel : très très faible par rapport à la région parisienne (Habiba approuve) parce que les étrangers ils viennent sur les grandes villes.

Yasmina : dans le centre, exactement

Lionel : Paris Lyon Marseille, là où y'a une chance d'avoir du travail

Geoffroy (devant lui) : c'est là où y'a du travail

Yasmina : exactement

Lionel : en province, l'étranger s'il vient en province il va pas trouver du travail parce que là le Français il fait le ménage, là le Français il va débara (hésite), il est caissier dans les supermarchés, il débarrasse les plateaux à la cafétéria, là c'est les Français ils restent, et ils travaillent à la campagne, dans leur ville

Albert (devant lui) : oui parce qu'ils ont pas le choix

Lionel : parce que ils veulent rester ils ont pas envie de monter à Paris, etc. Donc...

Albert (en même temps) : oui parce que

Yasmina (vers Lionel) : dès fois ils ont la belle vie, ils ont leur petit pavillon, un petit jardin ils sont bien (Habiba rit)

Lionel (vers elle, en insistant) : voilà c'est ça, ils ont une belle vie [un peu plus tard, il continue]... en province, même avec un petit salaire, ils y restent parce que

Yasmina (vers Lionel) : oui

Habiba (devant elle) : ils sont tranquilles

Yasmina : oui

Lionel : ils sont avec leurs parents. Quelle idée d'aller gagner 200 euros net de plus pour...

Albert (vers Lionel) : ça fait pareil que les étrangers qui viennent en France je veux dire, s'ils avaient tout ça forcément

Geoffroy (de biais) : hum

Albert : ils viendraient pas en France.

Dans cette longue intervention, Lionel entérine l'échec du groupe à parler d'une seule voix. Il parle du Français comme si ni lui, ni Albert, ni Geoffroy, ni Ghislaine (qui n'intervient pas dans cet extrait) ne pouvaient se prévaloir de cette identification dès lors que Habiba a clairement fait valoir qu'elle s'assumait comme étrangère, capable de repartir si les choses n'évoluent pas comme elle le souhaite. Ce faisant, Lionel remet en cause, avec l'aide d'Albert et de Geoffroy, mine de rien, le compromis auquel le groupe semblait être arrivé, à savoir que si les étrangers viennent en France, prenant au passage des emplois que les Français (dès lors) n'occupent plus, c'est parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. En révélant qu'elle-même ne manque pas de moyens, qu'elle voyage tous les ans à travers le monde, qu'elle et son mari possèdent un commerce et que sa famille, en Algérie, ne manque pas de ressources, Habiba a contredit l'idée que les étrangers qui choisissent l'immigration le font car ils n'ont pas le choix. Yasmina, qui n'hésite pas à animer la discussion en assumant seule des positions contre le reste du groupe, fait l'objet de nombreuses plaisanteries dont certaines frôlent parfois le racisme. Cela ne l'empêche pas de chercher sans relâche à construire avec les autres une perspective commune en tant que personnes modestes et qui aiment vivre en France. Paradoxalement Habiba, qui semble prendre fait et cause pour une défense de la France aux Français, loin d'entrainer l'adhésion des trois hommes du groupe, déclenche cette longue tirade de Lionel qui, comme en miroir, met nettement en cause ceux qui s'expatrient sans en avoir besoin, ceux qui se résolvent à vivre ailleurs que chez eux alors même qu'ils le pourraient. Pendant longtemps, Lionel s'était pourtant montré le plus modéré, le moins sujet aux dérapages, le plus empathique quant à la douleur que peut représenter l'expatriation. Ici, en négatif, par réaction à la façon dont Habiba assume à la fois sa nationalité étrangère et sa relative supériorité économique, sinon sociale, il exprime en son nom et celui des autres une préférence posée comme évidente pour le sol où on est né et le recouplement implicite entre appartenance sociale et nationale. Cette réaction, nettement plus radicale qu'on pouvait l'attendre, constitue bien, au moment même où il semble s'en distancier en évitant l'usage du « nous national », une manifestation de la saillance de son identification à la nation.

## Conclusion

Pour qui s'intéresse à l'« idéologie universelle » que, selon les mots de Michael Billig (Billig, 1996), constitue le nationalisme, observer l'identification à la nation « par le bas » ne va pas sans difficulté. L'entretien collectif, utilisé comme méthode d'interrogation indirecte, permet d'étudier à travers la façon dont les participants construisent le collectif d'interlocution, les identifications qui donnent du sens aux propos échangés. Lorsque le sujet d'interrogation est suffisamment large et le groupe suffisamment hétérogène au regard du sujet soumis à la discussion, le nous qui constitue le plus petit commun dénominateur au groupe devient rapidement le nous national. Le travail de construction auquel se livre le groupe pour partager une perspective commune dessine alors les contours des modalités de l'appartenance nationale sans que les participants aient été amenés à se prononcer, explicitement, sur le sujet. Autrement dit, l'intérêt des entretiens collectifs est de pouvoir « révéler » d'une certaine façon, les appartenances subjectives y compris lorsqu'elles sont refoulées et/ou inconscientes. En situation de discussion collective, ce que les gens disent permet de rendre visible ce qu'ils pensent qu'ils sont, mais aussi ce qu'ils se sentent être sans qu'ils aient besoin pour cela disposer des mots et des idées qui le justifient. Dans le cas de l'identification nationale, cela constitue un atout essentiel de la méthode.

**Références :**

- Avanza, M. & Laferté, G. (2005). « Dépasser la “construction des identités” ? Identification, image sociale, appartenance ». *Genèses*, 61, 134-152.
- Billig, M. (1992). *Talking of the Royal Family*. London : Routledge.
- Billig, M. (1995). *Banal Nationalism*. London : Thousand Oaks, Calif., Sage.
- Billig, M. (1996). « Nationalism as an International Ideology: Imagining the Nation, Others and the World of Nations ». In G. M. Breakwell & E. Lyons, *Changing European Identities : Social Psychological Analyses of Social Change*. International series in social psychology (pp. 181-194). Oxford : Butterworth and Heinemann.
- Braconnier, C. (2012). « À plusieurs voix. Ce que les entretiens collectifs *in situ* peuvent apporter à la sociologie des votes ». *Revue Française de Sociologie*, 53(1), 61-93.
- Brubaker, R. (2001). Au-delà de l'identité, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3(139), 66-85.
- Brubaker, R., Feischmidt, M., Fox, J. & Grancea, L. (2006). *Nationalist Politics and Everyday Ethnicity in a Transylvanian Town*. Princeton : Princeton University Press.
- Cramer Walsh, K. (2004). *Talking about Politics*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Duchesne, S., Frazer, E., Haegel F. & Van Ingelgom, V. (2013). *Citizens' Reactions to European integration: Overlooking Europe*, Basingstoke: Palgrave.
- Duchesne, S. & Frogner, A.P. (2008). « National and European Identifications: A Dual Relationship ». *Comparative European Politics*, 6, 143-168.
- Duchesne, S. & Haegel, F. (2004a). *L'enquête et ses méthodes : les entretiens collectifs*, Paris : Nathan.
- Duchesne, S. & Haegel, F. (2004b). « La politisation des discussions, au croisement des logiques de spécialisation et de conflictualisation ». *Revue Française de Science Politique*, 54(6). 877-909.
- Duchesne, S. & Haegel, F. (2007). « Avoiding or Accepting Conflict in Public Talk », *British Journal of Political Science*, 37(1), 1-22.
- Duchesne, S. & Haegel, F. (2010). « What Political Discussion Means and how the French and the (French Speaking) Belgians Deal with it ». In M. Wolf, L. Morales & K. Ikeda (Eds) *Political Discussion in Modern Democracies. A Comparative Perspective* (pp. 44-61). London : Routledge/ECPR Studies in European Political Science.
- Fenton, S. (2007). « Indifference towards National Identity: What Young Adults Think about Being English and British», *Nations and Nationalism*, 13(2), 321–339.
- Fox, J. E. (2004). « Missing the Mark: Nationalist Politics and Student Apathy ». *East European Politics and Societies*, 18(3), 363-393.

- Fox, J. E. & Miller-Idriss, C. (2008). «Everyday Nationhood», *Ethnicities*, 8, 536 – 563.
- Garcia, G. & Van Ingelgom, V. (2010). « Étudier les rapports des citoyens à l'Europe à partir d'entretiens collectifs : une illustration des problèmes de la comparaison internationale en méthodologie qualitative ». *Revue Internationale de Politique Comparée*, 17(1), 131-163.
- Garcia, G. & Haegel, F. (Eds.). (2011). « Entretiens collectifs : nouveaux usages ? Introduction ». *Revue Française de Science politique*, 61(3), 391-397.
- Gamson, W. (1992). *Talking Politics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lefébure, P. (2011). « Les apports des entretiens collectifs aux raisonnements politiques. Composition des groupes et dynamiques discursives », *Revue Française de Science Politique*, 61(3), 399-420.
- Martigny, V. (Ed.). (2010). « Nationalismes ordinaires ». *Raisons politiques*, 37(1), 5-146.
- Merton, R. (1987). « The Focussed Interview and Focus Groups. Continuities and Discontinuities ». *Public Opinion Quarterly*, 51, 550-566.
- Merton, R., Fiske, M. & Kendall, P. L. (1990). *The Focused Interview. A Manual of Problems and Procedures*. The Free Press (ed. originale 1956).
- Morgan, D.L. (1996). « Focus Groups », *Annual Review of Sociology*, 22. p.129-152.
- Throssell, K. (2012). *Child and Nation: A Study of Political Socialisation and Banal Nationalism in France and England*. Thèse de doctorat de sciences politiques, Institut d'études politiques de Paris.
- Tilly, C. (2003). « Political Identities in Changing Polities ». *Social Research*, 70(2), 605-620.
- Van Boeckstaele, J. & Van Boeckstaele, M. (2002). « La patience expérimentale. De l'expérience des "groupes radio" à la socioanalyse ». In J.M. Donegani, S. Duchesne & F. Haegel (Eds.). *Aux frontières des attitudes entre religieux et politique. Hommages offerts à Guy Michelat* (pp. 241-271). Paris : L'Harmattan.
- Wodak, R., de Cillia, R., Reisigl, M. & Liebhart, K. (1999). *The discursive construction of National Identity*, Edinburgh: Edinburgh University Press.